L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 31 MARS 1890. 63ème Année

Dufour & Donnet.
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. a Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 31 MARS 1890.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.

| | |
|---|---|
| Un an | $12 00 |
| Six mois | 6 00 |
| Trois mois | 3 00 |
| Un mois | 1 00 |

On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

EDITION DU DIMANCHE.

| | |
|---|---|
| Un | $2 00 |

EDITION HEBDOMADAIRE.

| | |
|---|---|
| Un an | $3 00 |
| Six mois | 1 50 |
| Quatre mois | 1 00 |
| Trois mois | 75 |

VENTES DE CE JOUR.

Par Macon, Paul & Denis—Au Théâtre de l'Opéra Français.—Privilège du choix des loges, parquets, etc.

Par le Shérif—Au local, coin des rues Magazine et St-André.—Le contenu et installations d'une buvette comprenant comptoirs, étagères, paravants, tables, glaces, glacières, vins, liqueurs, cigares, verrerie, faïence, etc.

## Comment est jugé, en France et en Europe, le projet de tarif douanier des Etats-Unis.

Le *Temps*, du 12 mars, nous apprend qu'on est vivement ému, dans le monde commercial de Paris et des grands centres de Lyon, Roubaix et Turcoing, du projet de tarif douanier que le comité des voies et moyens de notre chambre nationale doit présenter par l'entremise de son chairman, M. McKinley.

Le tarif douanier américain, dont nous n'avons pas à nous occuper aujourd'hui quant à son caractère protectionniste—dit le *Temps*—est *ad valorem* sur certaines marchandises, les soies, les tissus par exemple, et *spécifique* sur d'autres produits.

On conçoit que l'application d'un droit *ad valorem* suscite parfois de véritables difficultés. Quelle valeur, en effet, doit on accorder à une marchandise? Celle que déclare l'importateur ou celle que croit devoir prendre l'agent des douanes chargé de faire acquitter le droit?

En fait, le gouvernement américain était déjà bien loin de favoriser les importations étrangères et il avait entouré l'introduction des marchandises européennes de toutes les garanties que pouvait exiger le parti protectionniste si puissant au delà de l'Atlantique. Ainsi, les factures de commandes destinées aux Etats-Unis doivent être faites en plusieurs exemplaires et remises au consul américain qui en vérifie la teneur avant de les estampiller. A chaque facture, pour les tissus notamment, sont joints des échantillons sur lesquels l'importateur indique le métrage, la qualité, le prix, l'escompte, le nom du navire important le produit, etc. Ces formalités ne suffisaient pas, paraît il, puisque la douane américaine voudrait encore que l'on joignît aux factures d'expédition les factures de livraison données par les fabricants afin que le consul pût, par cette comparaison, contrôler la sincérité des documents sur lesquels la perception des droits peut être basée. Il ne semble pas que la douane américaine ait renoncé à cette nouvelle exigence, bien qu'on lui en ait démontré l'inanité, et peut-être persistera-t-elle dans ses demandes, pour créer des ennuis aux importateurs et donner ainsi satisfaction aux vœux du parti protectionniste américain.

Toutes ces mesures, si vexatoires qu'elles puissent être, se comprennent à la rigueur; n'avaient-elles pas pour but de faciliter l'appréciation exacte et sincère de la valeur réelle des objets introduits aux Etats Unis? Mais on ne peut considérer de la même manière le bill Mac Kinley, qui, avec des pénalités draconiennes, semble destiné à rendre encore plus difficiles les expéditions des marchandises européennes. Il est facile de le voir.

Aujourd'hui, si la douane américaine ne se contente pas des déclarations des expéditeurs et ne veut pas accorder de créance à la sincérité des documents estampillés par les consuls américains en Europe, elle donne à la marchandise importée une estimation plus élevée. Que l'importateur n'accepte pas cette majoration, et un conflit s'élève. Mais il est réglé, comme en France, par exemple, de manière à tenir compte des droits des deux parties. Une contre-expertise a lieu. L'importateur et la douane ont leurs experts. Celui de l'importateur est pris dans les négociants importateurs du pays, et c'est seulement dans le cas où les deux experts n'arrivent pas à s'entendre, ce qui est rare, qu'intervient alors un tiers arbitre statuant en dernier ressort.

Ce régime libéral est à la veille d'être supprimé. Le bill Mac Kinley dit, en effet, que, si le négociant n'est pas satisfait de l'appréciation de l'administration des douanes, il y aura une expertise effectuée par l'un des neuf experts généraux nommés par le Sénat, sur avis du gouvernement. Si cette "expertise" ne donne pas satisfaction à l'importateur, on ne peut avoir de recours que devant un jury de trois personnes pris exclusivement parmi les neuf experts généraux. Ainsi, ces experts généraux, véritables fonctionnaires, seraient juges et parties non seulement en première instance, mais aussi en appel! Quelle garantie auraient donc les commerçants non contre leur partialité qu'il ne convient pas de mettre en doute, mais contre leur incompétence? On sera effrayé des conséquences que pourraient avoir des "expertises" imprudemment faites, quand on saura qu'une inexactitude de 20 0/0 dans la déclaration d'une marchandise dont la valeur est souvent assez variable peut amener, outre la confiscation de l'objet, des peines s'élevant jusqu'à 25,000 francs d'amende et deux années d'emprisonnement!

Le grand organe de la capitale ajoute, que le projet de loi McKinley a suscité de vives réclamations non seulement en France, mais en Angleterre, en Allemagne, en Belgique, en Suisse et en Italie.

"Les divers gouvernements—ajoute-t-il—ont été saisis de protestations émanant de syndicats ou de chambres commerciales et industrielles qui voient, dans ce bill, une arme contre les importations européennes en Amérique. Ces gouvernements ne peuvent manquer, comme l'a déjà fait le nôtre, de se préoccuper de l'affaire et d'étudier, sinon en commun, du moins de concert, le moyen d'arrêter l'application de mesures aussi vexatoires que dangereuses.

"Il est à remarquer, d'ailleurs, que l'émotion n'est pas limitée à la vieille Europe. Aux Etats Unis même, se produit un mouvement contre le bill MacKinley. Les chambres de commerce de New York et de Philadelphie ont présenté des objections au Sénat, et le gouvernement américain va, sans aucun doute, être saisi, lui aussi, de plaintes émanant du commerce des grands centres d'importation. D'autre part, nombre de juristes trouvent que les experts généraux, condamnant à l'amende ou à l'emprisonnement, ne sauraient être considérés comme des "juges naturels" et que le bill MacKinley est ainsi en contradiction formelle avec l'amendement 5 à la Constitution américaine. Ils ont résolu, en conséquence, si le Sénat donne son approbation à la proposition de loi, de soumettre le bill à la cour suprême, afin d'obtenir sa cassation.

"La concordance spontanée de tous ces mouvements, ne peut que montrer au Sénat et au gouvernement de M. Harrison, qu'ils feraient fausse route en acceptant, telles quelles, les clauses de la nouvelle loi. Il est, d'ailleurs, de l'intérêt du commerce, de l'agriculture et l'industrie des Etats-Unis, de ne pas laisser forger des armes qui pourraient se retourner contre eux."

Aux examens de l'école navale d'Annapolis:

Le professeur questionne un candidat sur les grandes catastrophes et les situations intéressant le sauvetage.

—Et à présent, supposons que vous soyez dans un bateau qui chavire avec cinq jeunes filles, que feriez vous?

L'élève:

—Dame, je sauverais la plus riche.

## FEUILLETON.

# Alain de Kerisel

—PAR—

LEON DE TINSEAU.

(Suite.)

Alain demeura confondu. Il ne pouvait en croire ses oreilles. C'était elle qui lui disait de rester! Et elle le lui disait presque durement tandis qu'elle était émue, tout à l'heure, en lui rappelant qu'il devait partir. Pourquoi ce changement subit, cette faveur singulièrement accordée? Il remerciait Laura du regard, mais, maintenant, elle semblait étrangère à ce qui se passait autour d'elle. Son visage n'était guère celui d'une femme qui veut être bonne et attend un remerciement.

Mais, après tout, qu'importait? Ce qui était certain c'est qu'il devait la revoir. C'était encore un jour de gagné et, déjà, il s'habituait à ne pas voir au-delà du lendemain.

Presque aussitôt Mme Mertvago se retira; Kerisel la suivit de près.

XI

Le dîner de lady Elliott fut digne de la jeune femme dont elle connaissait les goûts, et qu'elle traitait, comme la traitait tout le monde, en enfant gâté. On se mit à table dans les meilleures dispositions. Sir Richard Elliott, privé, pendant les repas, de son cornet acoustique, s'en consolait en buvant et en mangeant comme au temps où il était jeune officier. Quant à la maîtresse de la maison, toujours charmante d'esprit et de grâce, malgré son âge, elle donnait l'exemple de la belle humeur. Alain et Mme Mertvago faisaient assaut de gaîté, de mots amusants et de verve. Mais, entre ces convives si satisfaits en apparence, une chose manquait visiblement: le naturel.

L'entrain de la jeune femme était violent, nerveux, heurté. Souvent le rire d'Alain sonnait faux et son esprit avait quelque chose de laborieux, de voulu, de cherché, comme s'il eût été moins porté à parler qu'à se taire. Quant à lady Elliott, certains mots qu'elle avait entendus la veille la rendaient circonspecte. Diplomate, elle aussi, elle ne prononça pas une seule fois le nom de Champdhivers, ne fit aucune allusion au mariage de M. de Kerisel, écouta beaucoup, regarda davantage, et ne fut pas longtemps sans voir qu'Alain était complètement sous le charme de Mme Mertvago.

Elle avait conservé des premiers jours de son mariage l'habitude de faire part à son mari de tout ce qui la préoccupait, et rien n'était plus touchant que de voir ces époux en cheveux blancs lutter entre eux de confiance, de courtoisie, de tendresse.

—Richard, dit lady Elliot, quand ils furent seuls, mon dîner de ce soir a été une bêtise.

—Une bêtise, en vérité, Cary? Et pourquoi donc, s'il vous plaît? La seule que vous ayez jamais faite, à ma connaissance, a été de m'épouser, et, franchement, je ne puis vous en blâmer.

—Je parle sérieusement, je vous assure, et je regrette fort d'avoir invité M. de Kerisel, ce soir.

—Vous aurait il fait la cour, par hasard?.... Il ne serait pas le premier et j'y suis bien habitué depuis quarante-cinq ans, ma chère femme.

—Il n'a fait la cour à personne en apparence, mais ou je n'y vois plus clair, ou il est amoureux fou de Laura.

—Lui, Cary? Comment cela pourrait-il être? Il est engagé à une petite-nièce à nous, ou quelque chose d'approchant.

—Ah! quel Anglais incorrigible vous êtes, Richard! "Engagé" et après? Il n'est pas même français, ce mot qui veut tout dire, chez vous.

—Bah! cette petite sirène tourne la tête à tous ceux qui l'approchent; mais elle s'en soucie comme une frégate à vapeur d'un banc de sardines.

—Ordinairement, c'est vrai, mais, cette fois-ci, elle a l'air de s'en soucier un peu trop.

—Je ne l'ai pas remarqué. D'ailleurs, Laura sait que Kerisel n'est pas libre, et elle n'est point femme à envoyer des boulets de ce qui flotte le pavillon neutre. Et puis, d'après ce que vous m'avez raconté de ses propres affaires avec ce jeune fou...

—Oui, tout le monde sait qu'elle n'a jamais eu un autre regard pour un autre homme et qu'elle est inconsolable de son départ; mais moi j'ai des yeux qui ne me trompent pas, et je gagerais que M. de Kerisel—qui devait se rendre directement à Cannes — est ici pour suivre cette petite Mertvago.

—Mon Dieu! Cary, comme on voit bien que des légions d'amoureux vous ont poursuivie vous-même! Mais vous oubliez que celui-ci a quarante ans, que c'est un homme de la plus haute valeur et non pas un de ces freluquets qui donnent la chasse au premier jupon qui se laisse voir sous le vent. Enfin, après tout, voulez vous que je vous dise? Eh bien! qu'est ce que cela peut nous faire?

—Comment! ce que cela peut nous faire? Voyez-vous les Champdhivers apprenant que celui qu'ils attendent à Cannes soupire dans mon propre salon, que dis je! à ma propre table, pour une belle étrangère? Le baron ne me le pardonnerait pas. Et supposez, pour couronner le tout, qu'on apprenne l'autre histoire. Ce serait complet, n'est ce pas?

—Tenez, Cary, parlons sérieusement. En somme, il y a beaucoup de vrai dans ce que vous dites, et, si vous voulez un conseil, voici le mien: ne les invitez plus, mais ne parlez de rien, ni à eux, ni à personne. Laissez les affaires s'arranger toutes seules et elles s'arrangeront, vous verrez. J'ai remarqué toute ma vie que les choses finissent toujours par se débrouiller quand on les laisse aller toutes seules.

—Dieu vous entende, mon cher mari, mais il y a des secrets du cœur humain bien difficiles à comprendre.

XII

Pas plus que lady Elliott, Alain de Kerisel ne pouvait s'expliquer ce qui se passait. Mais lui ne cherchait pas à comprendre. Maintenant Laura ne lui disait plus de partir; il la voyait presque chaque jour. Que pouvait il désirer de plus? Il est vrai qu'il l'entretenait rarement seule. A l'hôtel qu'elle habitait, il n'était jamais reçu que dans le parloir commun où, sans cesse, des étrangers allaient et venaient; elle avait toujours refusé de l'admettre dans son appartement.

—Non, disait-elle, je ne veux pas vous faire entrer dans un salon plein de malles ouvertes et encombré de chiffons.

Cependant, chaque jour, sa confiance en lui augmentait et, souvent, elle lui en donnait des preuves.

Un soir, il l'avait trouvée remontant dans son coupé, la nuit tombante, à la porte d'un magasin. Pendant quelques instants, il lui avait parlé à la portière, se plaignant de ne pas la voir davantage, elle pour qui il oubliait tout le reste du monde. Elle l'écoutait sérieusement, comme toujours, quand il lui tenait ce langage, car elle dédaignait ces ricanements que les coquettes ordinaires se croient obligées d'appeler à leur aide en pareil cas.

N'avez-vous rien à faire maintenant? lui demanda-t-elle soudain.

Il sourit pour toute réponse.

—Eh bien! montez dans ma voiture, et dites qu'on nous conduise au Bois.

Comme il se répandait en remerciements, en exclamations de joie:

—Ne me remerciez de rien, dit-elle. J'ai besoin d'air et je ne suis pas de force à me promener seule une heure. Comprenez, une fois pour toutes, que je suis très égoïste; ne me remerciez pas de ce que je fais pour moi et non pour vous.

Ils remontèrent les Champs Elysées où les deux rangées lumineuses du gaz qu'on allumait descendaient de l'Arc-de-Triomphe, comme deux ruisseaux de feu venant rejoindre le lac embrasé de la clarté de Paris.

Alain tenait, en la serrant à peine, une des mains de la jeune femme et la portait souvent à ses lèvres. Le parfum de Laura le troublait jusqu'à l'enivrer, mais il n'était pas homme à s'oublier dans une circonstance pareille et elle le savait bien. Il était de ceux qui exagèrent le respect pour la femme, moins peut-être à cause de la courtoisie de leur éducation que par la délicatesse d'un raffinement voluptueux. Ainsi les vrais gourmands ne veulent toucher qu'avec un couteau d'or le fruit s'épanouissant à leur portée.

Aux Acacias, Laura fit arrêter et, prenant le bras du comte, ils commencèrent à marcher d'un bon pas, suivis à trente mètres par la voiture.

Après l'éblouissement et le tumulte de l'avenue, le Bois leur paraissait délicieusement désert et sombre. Une tiédeur humide montait du sol et les massifs dépouillés leur envoyaient une odeur lourde et grisante de feuilles sèches à demi fermentées. C'était un silence qu'ils sentaient d'autant mieux que le bruit les environnait. Devant eux, sur le coteau de Suresnes, le roulement d'un train grondait comme un tonnerre, tandis que les hurlements des chiens du Jardin d'Acclimatation semblaient l'aboi formidable d'une meute galopant derrière eux. Très loin, à la grille de la Muette, le cornet à bouquin d'un tramway répétait sa note criarde, aujourd'hui l'une des voix de Paris.

—Comme il y a, dans la vie, des contrastes adorables! disait Alain. Ce Bois me fait souvenir de la dernière forêt que j'ai visitée. C'était à quatre mille lieues d'ici. J'y ai passé plusieurs nuits, seul, au milieu d'hommes à demi sauvages qui ne pouvaient me comprendre, étourdi par les odeurs des plantes de là-bas, bercé par ce bruissement vague, mais immense, d'une nature où la vie déborde. Quelquefois j'étais réveillé par la voix d'un tigre en maraude, et je voyais, quand j'ouvrais les yeux, les arabesques de feu des lucioles qui voltigeaient sur ma tête. Alors, mon cœur battait d'admiration et je ne pensais pas retrouver jamais de soirée semblable. Mais celle-ci est cent fois plus enivrante.

—Pourquoi vous taisez-vous, mon cher poète? Continuez à rêver tout haut. J'aime à vous entendre.

—A vous seule, vous me rendez toute cette poésie. Quels parfums approchent de celui qui s'échappe de vous et que je bois à longs traits? Quel bruit plus harmonieusement doux que celui de la soie qui vous enveloppe? Quelle clarté comparable à l'éclat de vos yeux qui brillent dans l'ombre? Et la merveille la plus grandiose fera-t-elle jamais battre mon cœur comme il bat au contact de votre petite main appuyée sur mon bras? Oh! chère beauté que mes rêves n'avaient pas entrevue, comme je vous admire et comme je vous aime!

Ils marchaient lentement, silencieux l'un et l'autre. Laura s'appuyait, comme abandonnée, au bras de son compagnon, mais sa pensée semblait s'envoler au loin; tout à coup, elle frémit et parut sortir d'un rêve.

—Maintenant, marchons pour tout de bon, dit-elle.

Et son pas devint cadencé et rapide, à tel point que c'est elle qui semblait entraîner Kerisel.

—Vous avez toutes les qualités et toutes les grâces opposées, dit-il en souriant: tantôt vous rappelez l'indolence séduisante de l'Orientale, tantôt vous êtes agile et souple comme Diane aux pieds légers.

—Quelle manière charmante de dire que je marche comme un facteur!...... Ne croyez pas que cela m'amuse, mais c'est un régime.

—Votre santé s'en trouve trop bien pour qu'on le blâme.

—Oh! s'il ne s'agissait que de ma santé, je crois que ma paresse naturelle l'emporterait.

—Diane craint-elle, par hasard, de prendre avec Junon la majestueuse un peu trop de ressemblance?

—Non, mais.... Comment vous dire cela?.... Vous savez ce que les sculpteurs admirent surtout dans la grande marcheuse dont vous parliez tout à l'heure?

—La jambe de Diane! Ah! je devine. Mon Dieu! comme vous êtes femme!

—Que voulez-vous? Je ne ressemble pas à vos Parisiennes: il faut en prendre votre parti. Mes yeux se sont ouverts trop près des ruines de gymnases de la Grèce pour que les idées païennes sur la beauté de physique ne se retrouvent pas en moi. Aussi, chaque après-midi, je marche et, chaque matin, je fais des haltères. N'est-ce pas que cela vous étonne?

—Non; rien ne m'étonne de vous; il me plaît de vous voir ainsi fière de vous-même, amoureuse de votre beauté.

—Je l'aime, non par une sotte vanité, mais parce qu'elle est ma puissance. C'est une couronne devant laquelle tout le monde s'incline et qui me fait traverser la vie comme une reine dont tous les désirs sont obéis. Si je n'étais pas belle, seriez-vous ici ce soir?

—Qui sait? Vous vous êtes emparée de moi au premier moment où je vous ai rencontrée, et, cependant, je vous ai à peine vue ce soir-là. Je n'aurais pu dire si vous étiez belle, et cet amour me tient maintenant que je commence à comprendre combien vous l'êtes.

—Vous croyez l'avoir compris? dit-elle avec un sourire indéfinissable qu'elle avait seulement quand elle s'oubliait, et qui la rendait la plus provocante des femmes.

Elle revint à elle en sentant le bras d'Alain frémir sous le sien.

—Remontons en voiture et rentrons, dit-elle; j'ai assez marché ce soir.

Ils revinrent au grand trot, perdus dans leurs pensées, presque sans se parler.

Au bout de dix minutes ils se séparaient sur la place de la Concorde.

Peu de jours après, comme Laura se plaignait de l'ennui qu'elle éprouvait à manger souvent seule, Kerisel lui dit:

—Eh bien! réunissons nos deux solitudes et accordez-moi la faveur de vous donner un soir à dîner chez Bignon.

Elle le regarda quelques secondes, sans répondre, d'un air de hauteur qui valait beaucoup de paroles.

—Madame, s'écria Alain, mécontent de ce qu'il lisait dans les yeux de la jeune femme, vous pouvez refuser ma prière, mais vous n'avez pas le droit d'outrager par qui elle vous est faite.

—Eh bien! dit elle, subitement calmée, j'irai demain. Mais c'est un ami qui m'invite, n'est ce pas? Si vous saviez quel plaisir j'aurais à dîner avec un bon camarade qui ne me ferait point la cour, qui ne me dirait pas qu'il m'aime, qui me laisserait être gourmande à mon aise, sans distraction! C'est si difficile de trouver cela!

—Je vous donne ma parole que je serai cet ami, que j'oublierai que je vous aime ou, du moins, que vous pourrez l'oublier; c'est comme une trêve jurée entre nous pour toute cette soirée.

—C'est bien, et si vous faites cela, peut-être que je recommencerai cette folie.

Le lendemain, comme sept heures et demie sonnaient, le coupé de Laura s'arrêtait à la porte de derrière du fameux restaurant, où Kerisel l'attendait. C'était un trait distinctif de cette femme si peu semblable aux autres. Autant elle se souciait peu d'être exacte avec une amie, autant elle poussait à l'excès la ponctualité dans ses rendez-vous avec un homme.

—Se faire désirer en pareil cas, disait-elle en riant, c'est comme mettre du rouge à ses lèvres ou du noir à ses yeux. Il faut laisser cela aux laiderons qui en ont besoin.

Ils entrèrent ensemble dans le petit salon éclairé pour les recevoir; lui, en habit noir, avec sa brochette de décorations, comme pour aller à la cour; elle, tout en toilette de satin noir et de dentelles.

Le menu fut bien dressé. Pas de bisque, pas de truffes, pas de champagne. Aucun plat "de restaurant," mais seulement deux ou trois de ceux que les restaurants n'aiment point à faire, parce qu'ils rendent toute médiocrité flagrante et tout déguisement impossible.

—C'est comme un corsage sans garniture, dit Mme Mertvago, répondant à la remarque d'Alain; il n'y a pas moyen de tricher.

Quand le maître d'hôtel et le sommelier se furent retirés, emportant les ordres, elle s'approcha de la cheminée, et, s'adressant à Alain:

—A présent, venez me débarrasser de tout cet attirail.

Alors, dans l'élégant réduit, éclairé à profusion par les candélabres chargés de bougies, elle apparut toute rose, de ses mules de satin à la plume de sa coiffure, dans un nuage de dentelle et de soie.

Elle était belle à étourdir un anachorète, et dans la grande glace, elle se sourit à elle-même sans plus de contrainte que si elle eût été seule.

Alain, muet, un peu pâle, la considérait d'un visage grave, recueilli, presque dur. Ce fut cette minute qui décida de sa destinée.

Jusqu'alors il s'était laissé entraîner au courant sans se demander où le flot pouvait le conduire. Maintenant, il voulait cette femme, et il se jura qu'elle serait à lui envers et contre tout. Mais il se jura aussi qu'il ne laisserait pas échapper un mot d'amour ce soir-là et qu'il tiendrait sa promesse. Comme, un jour ou l'autre, il se dédommagerait!

—Eh bien! monsieur de Kerisel, dit Laura, est-ce l'admiration ou la faim qui vous rend taciturne, vous qui n'êtes pas à court de jolies choses, habituellement?

—Ce soir je suis "un ami," et les "jolies choses" me sont interdites, madame.

—Mais un ami peut me dire s'il aime cette toilette qui fait ce soir son entrée dans le monde.

—Cette toilette! je la déteste: elle m'annonce que vous allez me quitter bientôt pour aller éblouir d'autres yeux que les miens.

—Voilà ce qui vous trompe; je ne vous quitterai que pour rentrer chez moi, si vous êtes capable de m'amuser jusqu'à l'heure où je m'endors.

—Quoi! dit il tout ému, comme en présence d'une faveur royale, vous me donnez toute cette soirée, et c'est pour moi que vous êtes si belle!

Le maître d'hôtel venait d'entrer et, flanqué de deux aides, froids et corrects comme lui, il servait la croûte au pot fumante sans avoir, une seule fois, levé les yeux jusqu'aux visages des deux convives.

Laura se mit à manger avec son bel appétit de femme bien portante, heureuse de vivre. Son compagnon n'était guère occupé qu'à la regarder. Il la servait d'une main qui tremblait un peu, avec la galanterie réservée d'un mari du grand monde, épris de la femme qu'il a épousée la veille. Cependant, il causait, comme on cause chez soi, devant les allées et venues des gens. Parfois, il oubliait de finir ses phrases.

Le dîner, irréprochable, était terminé. Sur la nappe étincelante on ne voyait plus que la microscopique cafetière d'argent et la fiole de marasquin à l'enveloppe de jonc tressé. Laura s'approcha de la cheminée et, s'asseyant dans un fauteuil bas, exposa à la flamme son pied charmant dont l'attache exquise se laissait voir hors des dentelles, moulé dans le réseau nacré de la soie.

Alain la suivit machinalement, sans même s'apercevoir qu'il changeait de place.

Depuis quelque temps, il ne parlait plus et, sur sa physionomie, on lisait une expression de lutte suprême. A pas lents, sans la regarder, il s'approcha de la jeune femme qui de son côté, semblait ignorer sa présence. Arrivé près du fauteuil où elle était étendue, il s'agenouilla, prit la petite main qui disparaissait à moitié dans le flot de satin et de dentelles et, courbant son visage sur cette peau parfumée, il resta immobile, silencieux, adorant.

Elle n'avait pas fait un mouvement, se sentant mieux gardée par l'amour passionné de cet homme prosterné devant elle que par l'escorte la plus nombreuse: jamais on ne l'avait aimée de cette façon, et cette imploration muette, qui attendait tout, en ne demandant rien, la troublait d'une façon qui la surprenait elle même.

D'une voix très douce, et qu'elle ne put rendre moqueuse, elle lui dit:

—Eh bien! mon cher ami, il me semble que vous ne tenez pas très bien votre parole, en ce moment.

Il releva lentement la tête. Son visage était à la hauteur de celui de Laura; ses lèvres touchaient presque l'oreille très rose de la jeune femme; ses yeux pouvaient compter les veines bleues courant sur l'épiderme d'une poitrine aussi délicatement modelée que celle d'une jeune fille. Un parfum qui était celui de la femme, et non pas l'essence d'un flacon, l'enveloppait d'effluves si lourds qu'il lui semblait voir diminuer la clarté des bougies.

—Vous trouvez que je manque à mes promesses? dit-il presque à voix basse. Cependant, je ne vous ai pas dit une seule fois que je vous aime. Trouvez-vous que je manque d'empire sur moi? Vos cheveux effleurent les miens; je bois ce parfum de fruit mûr qui s'échappe de vos lèvres; les miennes les touchent presque.... N'avez-vous pas peur que je franchisse le chemin qui les sépare?

—Oh! vous ne le ferez pas! dit-elle sans le regarder, sans un mouvement, et avec un sourire d'orgueil qui l'embellissait encore.

—Cependant, continua-t-il plus bas,—et ces paroles qu'il murmurait, immobile, étaient plus saisissantes que le transport le plus passionné,—cependant, vous savez que je vous désire au point de croire que mon cœur va cesser de battre et que je vais rouler mort à vos pieds.

—Je le sais, répondit-elle, souriant toujours. Mais vous êtes gentilhomme et je me suis confiée à vous. Voilà pourquoi je n'ai pas peur.

—Si cette raison était la seule, vous devriez avoir peur. Mais je vous aime, et, je veux que vous m'aimiez. Ce qu'il me faut, c'est ce que vous me donnerez et non pas ce que je pourrai prendre. Je veux—et si vous saviez ce que ce mot signifie dans ma bouche!—je veux qu'un jour votre cœur m'appartienne. Ce jour ne viendra peut-être que dans un an. Mais il viendra; je le sens, je suis sûr qu'il doit venir.

—Jamais! s'écria-t-elle en se redressant avec plus de tristesse que de colère. Jamais ce jour ne viendra! Jamais je ne vous aimerai je vous l'ai toujours dit. Oh! souvenez-vous combien de fois je vous l'ai répété!

On eût pu croire qu'elle allait s'attendrir; mais soudain sa physionomie devint dure et cruelle.

—Ainsi, reprit-elle, vous espérez et vous osez me le dire! Je vous le défends. Je vous permets de m'aimer, de m'aimer à en mourir. J'éprouve un plaisir infini—et vous ne pourriez m'en donner de plus délicieux—à vous voir à mes pieds, brûlant de passion, et à savoir que ma volonté vous enchaîne. Mais vous m'exaspérez par votre espérance, et je me vengerai cruellement de vous si vous m'en reparlez jamais.

—Eh bien! donc, je ne vous en reparlerai plus et je vous dis pour la dernière fois que je la conserve tout entière. Je serai votre esclave; je ferai sous vos pieds comme un tapis de mes désirs. Mais je vous aime trop, Laura, pour que vous ne m'aimiez pas un jour.

Elle se leva, ébranlée malgré elle par la ténacité de cet homme qui bravait ses refus en face.

—Moi, aimer! dit-elle avec une soudaine et immense amertume. Ah! pauvre malheureux! comme vous allez souffrir! Et si vous saviez pourquoi vous êtes ici!...

Que signifient ces paroles? En vain Kerisel cherchait à les comprendre, mais elles résonnaient à ses oreilles comme un pressentiment funeste, comme l'annonce d'un danger inconnu. Et cependant, par une sorte de superstition qui tenait à son caractère il n'osa faire aucune question. Jusqu'au dernier moment, il voulait fermer les yeux. Un instinct lui disait que le jour où ils viendraient à s'ouvrir serait pour lui un jour terrible.

Cette soirée commencée si délicieusement s'acheva dans une tristesse que ni Laura ni Kerisel ne purent vaincre.

Comme ils allaient se séparer:

—Monsieur de Kerisel, dit-elle, il faut partir et aller là où l'on vous attend.

—Quand je partirai, répondit Alain avec un désespoir sombre, Dieu sait quel sera le but de mon voyage.

XIII

Madeleine de Champdhivers avait reçu, dans le corps frêle et nerveux des femmes de nos jours, l'âme robuste, énergique, puissante de ses aïeules des autres siècles.

Cette disproportion funeste était encore augmentée par la solitude, les chagrins de la vie et de longues années passées près d'un vieillard dont les récits la retardaient de cent ans. Quelle que fût l'impression qui agitât son cœur, elle la sentait grand. La douleur, chez elle, comme l'amour, était immense, et chacun de ses chocs entamait profondément l'enveloppe fragile. Mais ces atteintes passaient inaperçues, tant elle avait le calme des héros, le silence des martyres, la résignation des saintes.

A dix huit ans, Madeleine avait cru qu'elle allait mourir. On se flattait de l'avoir trompée sur le danger que courait sa vie, alors qu'elle trompait tout le monde en feignant de l'ignorer. Puis, quand la mort s'était éloignée, la jeune fille s'était rattachée à l'existence sans regret, mais sans enthousiasme, conservant seulement de ces jours sombres un reflet de tristesse qui reparaissait après chacun de ses sourires. C'est que cette enfant, dont l'âme était si pieuse, qui croyait à tout ce qui est noble, généreux, loyal, ne pouvait pas croire au bonheur.

Le bonheur! pendant longtemps elle n'avait même pas cherché à le connaître. Puis, à un âge où les jeunes filles ont dépassé la période des rêves, elle croyait l'avoir entrevu, trouvé dans son amour pour Alain de Kérisel. Mais au milieu de leurs rêves les plus heureux, au moment où ils formaient leurs projets d'avenir, elle se réveillait subitement à cette pensée désespérante: "Tout cela est inutile! un malheur surviendra qui m'empêchera d'être sa femme." D'où viendrait ce malheur? elle l'ignorait. Elle le prévoyait sous toutes les formes, sauf une seule: le parjure de son fiancé.

Quand il avait été parti, elle avait attendu à chaque courrier, silencieusement, sans en rien laisser voir à lui ni aux autres, l'annonce de quelque catastrophe, de quelque maladie foudroyante de ces climats. Puis, elle s'était dit que le vaisseau qui le ramenait ferait naufrage. Enfin, elle l'avait su à Naples. Mais, de Naples à Marseille il y a si loin! Le jour de son mariage, avec son voile blanc sur la tête, elle se serait répété encore: "Il arrivera quelque chose qui empêchera mon bonheur."

Aussi, quand la dépêche datée de Lyon vint lui annoncer qu'Alain ne viendrait pas, d'abord, à Cannes, elle éprouva dans son cœur le choc mystérieux d'un pressentiment réalisé et, tandis que son grand-père souriait de la voir pâlir, elle se disait, glacée d'une vague épouvante: "Le malheur attendu, le voilà!"

A partir de ce moment, on ne devait plus jamais la voir sourire.

Deux jours après, le vieux baron vint à sa petite fille tout essoufflé, apportant triomphalement une lettre dont il connaissait bien l'écriture.

—Allons, dépêche-toi de lire! s'écria-t-il de sa petite voix cassée. A-t-il vu son Ministre? Arrive-t-il?

Elle étendit sans se hâter une main légèrement tremblante; un peu de sang monta à ses joues pâlies pour en redescendre presque immédiatement.

—Non, grand-père, il n'arrive pas, répondit-elle après avoir lu l'épître très courte.

Elle parlait d'une voix calme, égale, comme s'il se fût agi d'une chose naturelle et prévue.

Le baron aurait voulu la voir impatiente; il savait ce que cachaient ces calmes-là.

—Quelle enfant! dit-il tout vexé. Tu ne pourras jamais être la femme d'un homme qui ne t'appartiendra pas tout entier. Moi, d'abord, je ne donnerai mon consentement qu'après la démission de M. de Kérisel.

—Oh! grand père, comment une femme peut-elle consentir à ce qu'un homme sacrifie sa carrière pour elle!.... Je suivrais mon mari au bout du monde.... si vous n'étiez pas là, se hâta-t-elle d'ajouter.

Dans cette lettre, empreinte d'une précipitation calculée, elle ne trouvait point l'expression de la tendresse ordinaire d'Alain, mais plutôt quelque chose de crispé et d'inquiet dont on pouvait, il est vrai, chercher l'explication dans la contrariété et l'impatience de celui qui l'avait écrite. Le lendemain et le surlendemain, le facteur arriva les mains vides. Madeleine en souffrit et sa tristesse en fut augmentée; mais le doute n'était point encore entré dans son cœur.

La seconde lettre d'Alain énumérait laborieusement de prétendues raisons qui le retenaient à Paris pour quelque temps encore. On sentait dans ces lignes comme une odeur de mensonge. Elles étaient écrites, on le voyait, par quelqu'un qui n'avait point l'art de mentir et pour qui sa propre fausseté était un supplice.

Aussi le premier mouvement de Madeleine fut-il de plaindre celui qui prenait tant de peine à la tromper. Mais pourquoi donc la trompait-il?

—Peut être qu'il me trouve trop vieille, se disait-elle. Lui est encore si jeune de tournure et d'esprit! Et cependant il ne m'a point revue. Me trouverait-il si changée depuis un an? C'est plutôt qu'il aime trop sa liberté et qu'il a peur de la perdre. Ah! j'ai bien fait de lui dire d'attendre!

Pas une seule fois elle ne se demanda:

—En aime-t-il une autre?

Dans cette nature faite de chasteté et d'honneur, la jalousie n'existait pas encore. Madeleine aimait jusqu'à en mourir; aucun autre homme qu'Alain n'eût obtenu d'elle un regard. Elle jugeait son fiancé d'après elle-même.

"Ne m'écrivez plus, lui, répondit-elle, si vous ne pouvez pas m'écrire la vérité. Je saurai la comprendre. O mon ami, restez digne de moi, même si je ne dois pas devenir vôtre. Vous perdre est un malheur que je supporterai, si Dieu l'exige, comme j'en ai supporté d'autres. Je me dirai que votre avenir y gagnera peut-être. Mais restez cet homme noble, franc, loyal, que j'ai connu. Laissez moi les chers souvenirs de ces quatre années pendant lesquelles nous n'avons rien eu de caché l'un pour l'autre. Ne me faites pas croire que je me suis trompée sur vous. Je tomberais de si haut que je serais brisée dans la chute. Apprenez-moi ce que vous avez à m'apprendre. Je n'ai jamais compté sur le bonheur ici bas, mais j'ai toujours compté sur votre loyauté. Aussi je puis me faire à l'idée de n'être pas votre femme, mais non pas à celle de n'être pas toujours votre amie."

Sa loyauté! cette parole écrite par la main de sa fiancée rougit le visage d'Alain comme un affront mérité et dont il était obligé de garder la marque. Pendant un instant il voulut partir pour Cannes. Puis, il se répéta, comme il le faisait chaque soir: "Encore un jour!"

D'ailleurs, à ce moment, il n'avait pas rompu, dans sa pensée, la promesse qui l'unissait à Madeleine. Il marchait dans un rêve, sans savoir où ses pas le dirigeaient. Ce rêve, à coup sûr, ne pourrait pas durer éternellement, mais il reculait de tous ses efforts l'heure du réveil. Et les jours passaient si vite!

Cependant, il fallait répondre à Madeleine; il le fit dans la langue vague et plaintif d'un cœur brisé par des tortures qui n'étaient que trop réelles, mais qu'il n'avait garde de montrer pour ce qu'elles étaient.

Dans ces gémissements nuageux, mademoiselle de Champdhivers cherchait vainement à retrouver l'homme qu'elle avait connu si plein d'horreur pour la déclamation et l'ambiguïté; mais, de plus en plus, elle croyait lire les hésitations d'un cœur qui s'est trompé en croyant aimer, ou qui balançait, au dernier moment, entre son amour et son indépendance.

Elle était trop fière pour paraître plaider sa cause et d'un esprit trop droit pour ne pas souffrir cruellement de cette correspondance. Le courage lui manqua pour la continuer; elle fit attendre ses réponses, les réduisant au récit banal des incidents de chaque jour. Puis, comme Alain, de son côté, mettait plus d'espace entre ses lettres, devenues de simples billets, elle cessa tout à fait d'écrire et elle attendit, voulant être résignée, mais, au fond, profondément découragée par ce malheur, auquel elle ne pouvait même donner un nom.

Sa grande préoccupation fut, dès lors, de tromper son grand-père qui, chaque matin, s'informait si M. de Kérisel n'annonçait pas son arrivée; or, comme le vieux baron n'était rien moins que pressé de voir paraître l'homme qui devait lui prendre sa chère petite fille, il n'eut garde, durant les premiers jours, d'élever la moindre observation à propos de ce retard.

—Allons! se disait-il lui aussi, encore vingt-quatre heures gagnées!

Souvent il restait jusqu'au lendemain sans parler d'un sujet qui était, pensait-il, le dernier tourment de sa vie; pour des raisons faciles à deviner, sa petite-fille l'imitait dans son silence.

Un jour, le baron, atteint d'une attaque de goutte plus forte que d'habitude, fit appeler le médecin qui le soignait depuis son arrivée à Cannes. Le docteur vint, examina son malade, fit une ordonnance et, en se retirant, ouvrait la bouche pour adresser à Madeleine une de ces formules de vieille galanterie qu'autorisaient ses cheveux blancs. Soudain il s'arrêta, prit la jeune fille par les poignets, l'attira près de la fenêtre et la dévisagea de cet air bourru qui, chez lui, témoignait la préoccupation.

Ce qui distinguait le docteur Prost de la plupart de ses confrères, c'est qu'il ne pouvait pardonner aux gens d'être malades. Très répandu dans la meilleure société de Cannes où il était reçu avec une considération méritée, il n'était plus le même lorsqu'il venait visiter, comme médecin, l'ami dont il avait fait le whist la veille. Il prenait les allures froides et sévères d'un juge d'instruction interrogeant un prévenu, examinait la langue de son client comme il eût consulté un casier judiciaire et, même après guérison, restait toujours en froid pendant quelques jours avec le client qui l'avait "dérangé."

Quant à ceux qui avaient le mauvais goût de se laisser mourir entre ses mains, il ne fallait plus lui en parler: c'était une petitesse qu'il ne pardonnait point, et s'il eût pris fantaisie à ces impertinents de sortir du tombeau, il ne les eût point, à coup sûr, salués dans la rue.

D'ailleurs, médecin de premier ordre, presque aussi connu à Paris qu'à Nice et à Cannes, très amusant par ses boutades humoristiques, le docteur Prost avait son franc parler et en abusait volontiers dans des phrases un peu longues.

—Vous savez que votre petite-fille a la fièvre, monsieur le baron? dit-il, son examen terminé. Voyez-moi ces joues pâles et ces yeux qui se creusent! Mais vous ne dormez pas, mademoiselle, et vous ne mangez pas non plus, c'est sûr. Ah! vous m'envoyez chercher pour votre grand-père! Qu'est-ce que vous voulez que je lui fasse? Il a la goutte, il mourra avec; personne n'y peut rien. Ce n'est pas lui qui a besoin de moi; c'est vous. Quelle imprudence avez-vous donc faite? Aucune, naturellement. Les malades sont tous les mêmes. Si on les écoutait, on croirait que le mal tombe sur eux par hasard, comme une cheminée vous dégringole sur la tête.

Tout en parlant, le docteur rédigeait une ordonnance en prescrivant un régime sévère.

La jeune fille se retira, devinant que les deux hommes désiraient parler d'elle hors de sa présence.

—Monsieur le baron, reprit le médecin, vous souvient-il de ce que je vous ai dit, il y a quelque huit ans, quand j'eus le bonheur de débarrasser mademoiselle de Champd'hivers des symptômes fâcheux qui nous inquiétaient si fort? Je vous ai dit que je croyais le danger écarté, mais que cette santé serait toujours délicate, et qu'il faudrait la suivre de près. Votre petite fille a très mauvaise mine. Pourquoi ne m'avez-vous pas fait prévenir plus tôt?

—Mais, docteur, je ne m'étais pas aperçu.... Quand on voit les gens tous les jours, on remarque moins.... Enfin, vous ne la croyez pas vraiment malade?

—Si vous entendez par malade quelqu'un qui est couché dans un lit à côté d'une table couverte de fioles....

—Voyons, sacredié, docteur! laissez donc de côté pour un moment votre manie de plaisanter de tout...... Il s'agit de ma petite-fille, et je suis étonné de ne pas vous voir plus sérieux.

Le docteur était habitué de longue date aux incartades du baron, toujours vif comme la poudre.

—Je suis très sérieux, répondit-il, et je vous répète que Mlle Madeleine souffre en ce moment. Y a-t-il quelque chose qui l'inquiète? Lui connaissez vous un motif de tristesse? Tenez, un médecin a le droit de poser certaines questions. Si j'ai bien compris, le comte de Kérisel était attendu ici il y a une quinzaine de jours. D'où provient ce retard? Votre petite-fille en est-elle préoccupée? Vous comprendrez que j'ai vu et deviné bien des choses quand j'avais l'honneur de soigner Mme la comtesse de Kérisel, qui m'en a bien mal récompensé, d'ailleurs.

—Ma foi! j'avoue que je n'y pensais pas. Je crois que Madeleine a éprouvé une déception en ne voyant pas notre ami à son retour de Chine. Mais c'était une bouderie d'enfant gâté, dont il n'était plus question le lendemain. Ma petite-fille est si raisonnable!

—Trop raisonnable, monsieur le baron: je connais ces natures-là. Mais enfin,—pardonnez-moi cette insistance,—il ne s'agit que d'un simple retard, n'est-ce pas? Il n'est survenu aucun incident qui puisse expliquer chez Mlle de Champdhivers....

—Un incident? Pas le moindre! Mon futur petit-gendre,—car vous êtes trop l'ami de la famille pour que je fasse des mystères avec vous,—a été appelé par son Ministre tout en débarquant. Il en profite sans doute pour s'occuper de sa situation, car je ne suppose pas qu'il veuille retourner en Chine, une fois marié. Nous l'attendons tous les jours et, certainement, ma petite fille est fort impatiente de le revoir; mais de là à en être malade!....

—Ma foi! monsieur le baron, vous me faites bien plaisir en me parlant ainsi. Cannes semble avoir été fait même par son nom, pour être la ville des cancans, et moi je suis fait, par mon métier, pour les entendre. Or, il ne manque pas ici de bonnes âmes pour dire que M. de Kérisel n'épousera pas Mlle de Champdhivers, bien qu'ils soient fiancés l'un à l'autre depuis deux ans.

—Eh bien! ceux qui parlent ainsi reconnaîtront qu'ils se trompent quand ils verront ma petite fille sortir de l'église en toilette de mariée. Et ils auront ce plaisir avant la fin de décembre. A propos, mon petit-fils m'écrit qu'il se met en route pour assister au mariage de sa sœur.

—C'est une grande joie pour vous, monsieur le baron, et même pour moi, qui aime de tout mon cœur votre petit fils.... Allons! je m'en vais content, et je reviendrai demain voir Mlle Madeleine.

Le vieux docteur parti, le baron se mit à songer à ce qu'il venait d'entendre. Ce n'était pas qu'il attachât quelque importance aux commentaires du public. Il n'y avait qu'à en lever les épaules. Mais, après, tout, Alain était en France depuis quinze jours. Il aurait bien pu s'échapper, ne fût-ce que quarante huit heures, et venir baiser la main de sa fiancée après une si longue absence. Etait-ce cette négligence qui compromettait en ce moment la santé de Madeleine? A cette pensée, M. de Champdhivers se sentait tout près de haïr le comte. Le soir, il regarda plus attentivement sa petite fille. Oui, le docteur Prost avait raison. Elle était changée, maigrie, abattue; au dîner, elle mangea à peine. Le baron se demanda sérieusement s'il ne partirait point pour Paris afin d'en ramener, même par la force, celui dont, la veille encore, il tremblait d'apprendre l'arrivée.

—Tu as de bonnes nouvelles de M. de Kerisel, mon enfant? demanda M. Champdhivers à sa petite fille quand ils furent seuls.

—Il ne me parle pas de sa santé, grand-père, répondit évasivement Madeleine.

—Mais te parle-t-il de son arrivée? Depuis trois semaines, il a eu le temps d'en finir avec les affaires sérieuses. A ta place, je commencerais à être jalouse et je lui ferais une bonne querelle.

L'ombre d'une amère tristesse passa sur le visage de la jeune fille; mais elle s'efforça de sourire.

—Comment! dit-elle, c'est vous qui parlez ainsi!...... Il vous tarde donc bien d'être débarrassé de votre petite-fille?

—Madeleine, ma fille bien-aimée, il me tarde de ne plus te voir pâle, de retrouver tes joues roses, tes yeux brillants, ton sourire qui fait ma seule joie.. Oh! cet homme, s'il te rend malheureuse, je le déteste!

Elle mit sa main, brûlante de fièvre, sur la bouche du vieillard.

—Je ne serai jamais malheureuse tant que je serai avec vous, grand-père.

Elle entoura de ses bras le cou de son aïeul; puis, elle regagna sa chambre, laissant le pauvre homme en proie à un trouble qu'il n'avait pas connu depuis longtemps.

De longs et tristes jours se passèrent, amenant, de toute évidence, une aggravation dans l'état de Madeleine.

Chaque jour, le docteur Prost la visitait et, en se retirant, il lançait au baron un certain regard qui signifiait:

—Vous n'avez rien à me dire?

De son côté, celui ci n'osait plus prononcer, devant sa petite-fille, le nom de M. de Kerisel, tant il était aisé de voir que ce sujet de conversation était pénible pour Madeleine. Qu'était-il donc survenu entre eux? Une rupture? c'était impossible. Ils ne s'étaient pas vus depuis plusieurs mois et ils semblaient alors si bien faits l'un pour l'autre, si également impatients de s'appartenir pour toujours!

D'ailleurs, au point où en étaient les choses, Alain ne pouvait pas abandonner sa fiancée. Le mariage, il est vrai, n'était pas annoncé officiellement; mais, dans leur monde, on commençait à le pressentir et à l'attendre. Une rupture, au dernier moment, serait un scandale dont la pensée seule faisait monter le sang aux joues de l'ancien garde du-corps, jadis friand de la lame et qui, dans le bon temps, avait plus d'une fois dégainé pour moins que cela.

Et personne à qui s'ouvrir, à qui demander un conseil! A bout de forces, le pauvre baron en était venu à faire part de ses angoisses au confesseur de Madeleine, un aumônier de couvent contre lequel, cependant, il nourrissait une haine corse. Il le soupçonnait, peut-être pas complètement à tort, de diriger sa pénitente dans un sentier qui aboutissait à la grille du cloître dont l'abbé était le gardien spirituel.

Le prêtre, interrogé, répondit de la façon la plus évasive.

Ou il se croyait lié par le secret du confessionnal, ou réellement, il avait ses vues sur Madeleine, et il ne voulait permettre à personne de lire dans son jeu.

Il y avait bien le docteur Prost. Mais le baron se souvenait de s'être moqué de ses insinuations. Après les avoir prises de haut, il en coûtait à l'amour-propre du vieux gentilhomme d'y revenir de lui-même.

Le médecin, un beau jour, lui en épargna la peine.

—Monsieur le baron, dit il, d'un air plus solennel encore que d'habitude; je vois que l'on ne veut rien me dire et je ne pense pas, d'un autre côté, que l'on ait jamais reproché au docteur Prost de s'imposer à la confiance des gens qu'il soigne; mais je me trouve en face d'une malade dont l'état s'aggrave à chaque heure et il est clair comme le jour que mes emplâtres et mon sulfate de quinine ne sont ici que de l'onguent de miton-mitaine.

—Oui, docteur, je le crois, soupira M. de Champdhivers.

—Je connais Mlle Madeleine, permettez moi de le dire, à peu près comme si elle était ma fille. C'est une nature qui peut supporter tout plutôt que l'incertitude. En ce moment l'incertitude la tue; il faut absolument que nous en sortions,—pardon! que vous en sortiez,—d'une façon ou d'une autre. Bref, monsieur le baron, en un mot comme en cent, n'êtes-vous point curieux de savoir ce que M. de Kerisel peut bien faire depuis si longtemps à Paris?

—Ah! ça, monsieur, vous n'allez pas me proposer, j'imagine, de faire filer mon futur petit gendre par la police de la République?

—Ma foi! autant vaut vous le dire tout de suite: c'est moi qui l'ai fait filer par la mienne. Je compte à Paris des amis nombreux, car tous ceux que j'ai soignés à Cannes n'y sont pas morts, Dieu merci! Eh bien! monsieur le baron, le comte de Kérisel n'a pas mis les pieds au Ministère des Affaires étrangères depuis son arrivée à Paris.

—Allons donc!

—C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. La raison qui retient le fiancé de votre petite-fille dans la capitale n'a rien de diplomatique. Elle est.... comment dirai-je?.... d'une nature plus intime.

—Que diable, Prost, laissez là vos satanées périphrases et parlez clairement!

—Le comte de Kérisel a une intrigue à Paris, monsieur le baron.

—La peste soit de vos contes à dormir debout: un homme qui est arrivé à quarante ans sans qu'on lui ait connu ce qui s'appelle une aventure!

—Eh! c'est justement pour cela qu'il en a une aujourd'hui. Je crois que, pour la plupart des hommes—et surtout pour les hommes supérieurs—il en est de l'amour comme de la petite vérole. Il faut y passer une fois en sa vie, et plus on y est placé tard, plus c'est mauvais. Si j'avais eu un fils, j'aurais eu soin que, de bonne heure, il fût.... vacciné. Et si j'avais eu une fille, je ne l'aurais jamais donnée à un homme qui n'aurait pas eu "d'aventure" avant, de crainte des aventures après.

—Et dire que je suis trop vieux pour aller traiter ce misérable comme il le mérite!

—Ah! monsieur le baron, permettez moi de vous dire qu'en ce moment vous êtes beaucoup trop jeune. Après tout, M. de Kerisel peut n'avoir eu qu'un moment d'aberration qu'il sera habile d'ignorer, pourvu qu'il ne dure pas. Et, s'il faut être sans péché pour lui jeter la pierre, je crois que nous ferons bien, vous et moi, de laisser les cailloux tranquilles.

—Mais comment faire pour être fixé? Cette histoire ne peut tarder à se répandre et si elle arrive jusqu'à Madeleine... Ah! docteur, je donnerais ce qui me reste à vivre pour être sorti de cette impasse.

—Attendez votre petit fils, monsieur le baron. Il est en route, m'avez vous dit. C'est un homme sérieux et de bon conseil, malgré ses vingt huit ans, et, de plus, il adore sa sœur. Il connaît M. de Kerisel, et il est diplomate dans l'âme. Croyez moi, il vous tirera de là et, peut être, après tout, les choses s'arrangeront d'elles-mêmes.

—Au fait, vous avez raison. J'attendrai Henri. Il doit être à Marseille dans huit jours au plus tard.

XIV.

En effet, moins d'une semaine après, Henri de Champdhivers arrivait à la Villa aux Mouettes.

C'était un grand jeune homme, blond comme sa sœur, d'une apparence un peu frêle, mais souverainement élégante. Son visage n'avait rien de remarquable au point de vue de la régularité des traits. Ses yeux d'un bleu pâle, froids au premier abord, ses favoris blonds, relevés par une moustache qui ne cachait point une bouche charmante, lui donnaient l'apparence d'un jeune membre de l'aristocratie britannique. D'ailleurs cette ressemblance était encore augmentée par un séjour de deux ans qu'il venait de faire dans une ville importante des Indes anglaises.

Mais cet extérieur d'une correction un peu raide cachait une nature passionnée à l'excès. Aussi, bien différent de Kérisel, avait-il semé de nombreuses aventures dans chacun des pays où sa carrière l'avait fait vivre. Facilement irritable, bien que sceptique à l'excès, aventureux jusqu'à la folie quand il s'agissait de ses plaisirs, mais calculant serré quand il s'agissait de ses intérêts, porté à la méchanceté par un esprit très vif et des plus acérés, mais diplomate par métier et par instinct, il était, en général, peu sympathique aux hommes, mais il savait prendre sur les femmes ainsi qu'il arrive toujours aux natures égoïstes, une influence considérable.

Privé de bonne heure de ses parents, conservant contre son grand-père, malgré une affection sérieuse, une sorte de rancune inconsciente pour des remontrances trop souvent méritées, Henri de Champdhivers n'aimait réellement qu'un être au monde: sa sœur; mais il l'aimait à l'excès. Pour elle, cet égoïste eût tout sacrifié, ce sybarite amoureux de ses aises eût tout souffert. Elle seule avait sa confiance et possédait une certaine influence sur lui. Elle connaissait tous ses secrets, ceux, du moins, qui pouvaient être confiés à une jeune fille; elle le connaissait lui-même mieux que personne et savait de quoi il était capable en bien comme en mal. Aussi, comme femme, était elle fière de lui; mais, comme sœur, elle l'eût voulu autre, plus semblable à elle, "plus Champdhivers," ainsi qu'elle le disait quelquefois, rarement, car elle savait qu'avec lui [illegible] en remontrances.

—Kerisel n'est pas ici? fut la première question du jeune homme après qu'il eut embrassé son grand-père et sa sœur.

Les yeux du baron, suppliants et désolés, lui firent signe de se taire. Madeleine s'était détournée vers une cage d'oiseaux des Tropiques que son frère venait de poser sur un meuble. Leurs petits cris monotones, durant un instant, troublèrent seuls le silence gardé par ces trois êtres qui ne s'étaient pas vus depuis près de deux ans.

—Mais comme tu as mauvaise mine! s'écria tout à coup le jeune homme. Tu ne me parles jamais de ta santé. Pourquoi, grand père, ne m'avez vous pas écrit qu'elle était malade?

—Mon bon ami, ta sœur n'est souffrante que depuis quelques jours, et ton voyage a dérangé notre correspondance. D'ailleurs, j'espère que ce n'est rien; nous causerons de tout cela. Va t'installer chez toi; tu dois avoir faim, et l'heure du déjeuner approche.

Henri, sans mot dire, gagna sa chambre. Sa sœur l'y suivit, comme elle faisait toujours en pareil cas. Ordinairement son plaisir était de fouiller dans les bagages du voyageur et d'y découvrir les "curiosités" qu'il apportait en abondance à chacun de ses congés.

Cette fois, elle se laissa tomber sur un fauteuil, semblant ne faire attention à rien.

—Tu m'as demandé si M. de Kérisel est ici? dit-elle avec un peu d'effort. Il n'y est pas venu depuis son retour. Il est à Paris.

—Comment! tu ne l'as pas vu?

—Non, et j'ai voulu te prévenir tout de suite d'éviter ce sujet de conversation. Devant grand père, surtout, ne prononce jamais le nom de M. de Kerisel. A son âge, il faut lui épargner toute cause de trouble.

—Ma pauvre sœur! je comprends maintenant pourquoi tu es si changée.... Allons! décidément nous n'avons pas de chance dans la famille.

Henri, pour le moment, n'en dit pas davantage. Questionner sa sœur, c'était la faire souffrir et, d'ailleurs, il avait l'habitude d'éclairer les situations délicates avant de les aborder de front. Il ne doutait pas que le docteur Prost ne fût instruit de bien des choses. Aussi, dès que ce fut possible, prenant le premier prétexte venu pour s'échapper, il courut chez le vieux médecin.

Entre ces deux hommes, malgré les différences d'âge et d'origine, il s'était établi depuis longtemps une amitié d'autant plus étroite que ni l'un ni l'autre ne se liait facilement.

Maintes fois—et c'était l'origine de leur liaison—le docteur Prost avait servi de négociateur entre le petit fils et l'aïeul poussé à bout par quelque frasque un peu bruyante. Plus d'une fois aussi des difficultés financières avaient été aplanies par le concours—plus ou moins direct—du vieux médecin. Mais ce qu'Henri, surtout, aimait en lui, c'est qu'il était le modèle des confidents. Lorsqu'il venait "s'enterrer," comme il disait, pour quelques semaines à Cannes, encore tout remué—autant qu'il pouvait l'être—de quelque séparation pathétique, le jeune homme avait besoin de revivre sa vie passée. Il lui fallait raconter à quelque auditeur, digne de les apprécier, ses campagnes amoureuses, ses victoires, les sourires qu'on lui avait donnés, les larmes qu'il avait fait répandre.

Le docteur Prost semblait créé pour être cet auditeur. Il avait habité Paris assez longtemps pour en saisir le bagou et les roueries. A Cannes, la clientèle aristocratique qu'il s'était acquise lui avait fourni de nombreux sujets d'étude.

—Je pensais bien que vous ne laisseriez pas passer la journée sans venir me voir, mon cher Henri, dit le docteur Prost. Je ne vous demande pas de vos nouvelles; je vois que vous allez bien. Causons tout de suite de votre famille. Comment avez-vous trouvé votre sœur?

—Je l'ai trouvée malade et elle m'a appris que Kérisel n'a pas paru ici. Elle m'a prié de ne point lui en demander davantage, et, d'ailleurs, je voulais vous voir avant tout. Que s'est-il donc passé?

—Voici tout ce que je puis vous dire, et je vous attendais avec impatience pour vous en parler. A la fin d'octobre votre futur beau-frère arrive sur le *Bassac*. En passant à Naples il écrit: "Je vais à Cannes." Il devait donc, régulièrement, apparaître vingt quatre heures après sa lettre. Pas du tout. Au lieu de sa personne, on voit arriver un télégramme disant: "Obligé aller d'abord Paris." Cela n'avait rien de bien extraordinaire, et je n'y fais pas attention. Mais les semaines se passent; votre grand-père, qui n'est pas plus pressé de voir le mariage de votre sœur qu'un condamné à mort de contempler la guillotine, se garde bien de ne rien dire; mademoiselle Madeleine, naturellement, se tait; mais je m'aperçois un jour que sa santé déménage, et, dame! on ne recommence pas deux fois le miracle fait il y a huit ans.

—Alors vous êtes inquiet?

—Absolument; mais laissez-moi continuer. Je parle de mes craintes au baron qui perd la tête. Je lui demande si la façon d'agir du fiancé ne l'étonne pas; il monte sur ses grands chevaux, me répond que la parole d'un gentilhomme est sacrée, et patati et patata. Moi, qui sais que toutes les paroles du monde ne peuvent guérir une poitrinaire, j'écris à Paris où j'ai ma police, et je demande si M. de Kérisel en a encore pour longtemps au Ministère.—"Le Ministère! me répond ma correspondante, il a des jupons, ce ministère-là."—J'attends les renseignements plus complets qui me sont promis, et voilà où nous en sommes.... Qu'en dites-vous?

—Je dis que je tombe des nues. Par le plus grand des hasards, j'ai vu Kérisel à Ceylan, où j'étais en excursion au moment où le *Bassac* y a touché. Nous avons passé une demi-journée ensemble et sa dernière parole a été: "N'oubliez pas qu'on compte sur vous à Cannes avant la fin de décembre...." On a dû vous faire un compte à dormir debout, docteur.

—Il vous sera plus facile qu'à moi, de le savoir, mais je crois que je suis dans le vrai.

—Mon cher Prost, c'est inadmissible. Vous savez qu'il n'y a pas une grande sympathie entre mon futur beau frère et moi, mais cela ne m'empêche d'être juste à son égard. C'est un honnête homme; on n'a jamais raconté sur lui la moindre histoire fâcheuse, et il a partout une réputation de puritain. Je crois qu'il aime beaucoup ma sœur, sa vie l'a prouvé, et il aurait pu faire vingt mariages plus beaux sous bien des rapports. Enfin, il a quarante ans, et ce n'est pas à cet âge-là qu'on commence à.... se déranger.

—Non, quand on a commencé, comme vous, à vingt. S'il s'agissait de vous, je serais bien tranquille; je dirais: "C'est un accès; il sera bientôt passé." Vous avez eu si souvent de ces accès-là!

—Ah! mon bon ami, ce n'est pas le moment de parler de moi. Mais que diriez-vous donc si je vous apprenais que, depuis Constantinople, je ne me reconnais plus moi-même. Vous savez que j'ai failli, à ce moment-là, faire un coup de tête. Eh bien! il y a de cela presque deux ans, et, s'il était à recommencer, rien ne m'empêcherait de tout quitter pour cette femme. Je l'aime cent fois plus que le premier jour; je n'ai pas passé une heure sans la pleurer au fond de moi-même. Là-bas, je n'en ai pas regardé une autre; en somme, mon cher ami, voyez devant vous un homme malheureux comme les pierres.

—Je tombe de mon haut. Comment! c'est vous qui me parlez ainsi! Ma foi! je donnerais beaucoup pour connaître celle qui a fait de vous un homme sentimental. Ce ne doit pas être une femme ordinaire. Et vous ne lui avez jamais donné signe de vie?

—Pendant six mois, je lui ai écrit par chaque courrier pour lui dire mon désespoir: chacune de mes lettres m'est revenue intacte, et je me demande avec effroi si le reste de ma jeunesse va se passer dans les regrets.

—Vous voyez donc ce que l'amour peut faire d'un homme!

—Assurément. Mais, d'une part, je ne puis me comparer à Kérisel, qui n'a jamais su ce que c'est que la passion, et je l'en félicite. De l'autre, on ne tombe pas tous les jours sur une femme comme celle qui a pris ma vie. Enfin, laissons cela, Dieu sait ce que sera mon avenir, mais celui de Madeleine m'occupe davantage. Pour le moment je n'ai qu'une chose à faire: partir pour Paris. Et si ce que l'on vous a dit de cet homme est vrai....

—Le tuer, n'est-ce pas? Vous parlez comme votre grand-père. Mon cher, il faut que votre sœur fasse ce mariage. Je crois fermement que c'est, pour elle, une question de vie ou de mort, vu l'état où elle se trouve. Ainsi donc partez, je vous le conseille, mais pas de massacre. Ramenez votre beau-frère en bon état et le plus vite possible. Ce n'est pas seulement l'ami, c'est le médecin qui vous parle.

Le soir même, le jeune homme manifesta son intention d'aller passer quelques jours dans la capitale.

—Déjà! fit Madeleine, dont les joues se couvrirent de rougeur.... Tu es à peine arrivé.

—Oh! je ne serai pas longtemps absent et je préfère me débarrasser tout de suite de ce voyage..... Je voudrais ne pas retourner aux Indes, et tu comprends qu'il ne faut pas que je tarde à me montrer au Ministère.

—Ah! oui, le Ministère! dit-elle en soupirant.

—Mais certainement. Vous êtes incroyables, vous autres femmes. Vous ne comprenez donc pas que, quand on a pris une carrière il faut la suivre? Penses tu qu'en arrivant en France, fatigués du climat étranger et du voyage, nous n'aimerions pas mieux nous reposer chez nous que d'aller attendre, dans une antichambre, que le directeur de ceci ou de cela veuille bien nous recevoir?

En regardant le visage de sa sœur, Henri
Henri comprit qu'il perdait son temps et qu'il était inutile de lui donner le change.

Elle quitta son fauteuil, malgré l'heure peu avancée, et tendit son front à son grand-père avant de regagner sa chambre.

Ses journées étaient bien courtes, maintenant; sa chaise longue en prenait une bonne partie et le jardin de la villa ne l'apercevait plus guère.

Henri l'accompagna chez elle. C'était une vieille habitude qui leur était chère à tous deux et, quand ils se trouvaient sous le même toit, le frère et la sœur terminaient régulièrement la journée par une longue causerie dans le petit salon de Madeleine. Souvent, les douze coups de minuit les y trouvaient encore, riant comme deux fous ou plongés dans une causerie sérieuse, selon qu'Henri était d'humeur joyeuse ou mélancolique, voulait être admiré ou plaint.

Lorsqu'ils furent assis, chacun dans le petit fauteuil de soie bleue où ils avaient vu s'écouler de si douces heures d'intimité, ils restèrent silencieux. Ils pensaient l'un et l'autre au passé si heureux, à l'avenir si incertain, peut-être si sombre. Comme cette soirée ressemblait peu à celle qu'Henri se figurait le matin encore, dans le salon éclairé, brillant, entre sa sœur gaie, parée, rayonnante de bonheur, et celui qu'elle aimait depuis si longtemps.

Au lieu de cela, ce tête-à-tête avec une pauvre malade! Oh! oui, bien malade! il le sentait à chaque minute davantage. Quel misérable que cet homme et pourquoi donc l'aimait-elle ainsi? Quelle vengeance ne méritaient pas cet avenir brisé, cet abandon qui serait bientôt la fable du monde?

Madeleine savait lire, depuis longtemps dans les yeux de son frère: elle devina toutes ses pensées.

—Henri, dit-elle d'une voix qui le fit tressaillir, tant on y sentait le découragement et la faiblesse, pourquoi veux-tu aller à Paris?

—Mais je te l'ai dit, ma petite sœur, je ne voudrais pas m'éloigner de toi et il faut que j'en prenne les moyens. Ce sera l'affaire de peu de jours. Je verrai ce que dira le patron; je donnerai de tes nouvelles à ton futur. S'il a fini ses affaires nous reviendrons ensemble, et alors, mademoiselle, on s'occupera de choses sérieuses.

—Henri, fit Madeleine qui n'avait point paru entendre, tu n'as jamais aimé M. de Kérisel.

—Moi! quelle idée! Evidemment nos deux natures sont très différentes; il est plus âgé que moi, plus sérieux, plus ......raisonnable. Je sais qu'il a blâmé souvent "mes folies", et je reconnais qu'il en avait le droit. Mais je suis tout disposé à l'adorer.... pourvu qu'il te rende heureuse, car autrement....

—Autrement?

—Ne me demande rien, dit le jeune homme en se levant et en marchant à grands pas dans le salon à peine éclairé. Je n'aime que toi au monde, oui, rien que toi. Je suis plus seul ici bas, plus abandonné, plus découragé de la vie que tu ne saurais le croire. Je suis profondément malheureux, Madeleine; tu apprendras peut être un jour pourquoi. Si, en plus de mon chagrin, il me fallait porter le poids du tien, je plaindrais celui qui l'aurait causé.

—Chéri, dit-elle en lui tendant la main, viens ici et écoute-moi. Je lis clairement ce qui se passe en ton âme; je te connais et je sais comment, vous autres hommes, vous comprenez certains devoirs. Hélas! depuis quelques jours ce pauvre grand père, sans s'en douter, ne me raconte plus que des histoires sanglantes, lui! Si tu ne veux pas me rendre folle, mon petit frère, accorde moi ce que je te demande: ne va pas à Paris!

—Alors donne-moi ta parole qu'il n'y a rien de changé entre toi et Kérisel, que tu l'attends et que tu comptes sur lui comme tu y comptais il y a deux mois!

La jeune fille baissa la tête sans répondre.

—Voyons, ma sœur, sois franche jusqu'au bout.... Ton mariage est-il rompu?

—Non! cria-t-elle en se redressant d'un bond; non, je te le jure, Henri!

—Eh bien! mon enfant, comprends donc que cette incertitude ne peut pas durer, d'abord parce qu'elle te tue, ensuite parce qu'elle est indigne de toi, de nous. Voilà pourquoi il faut que j'aille à Paris: comprends cela, toi si sage, si raisonnable. Je saurai la vérité et je te la dirai. Ne désires-tu pas la connaître?

—Non, fit-elle, laissant voir, pour la première fois, tout son accablement.

—Pauvre sœur! mais il faut la connaître, avant que le monde ne rie de toi....Oh! comment ce misérable ne songe-t-il pas à la situation où il te place?

—Ecoute, Henri, dit la jeune fille, en serrant à les briser les mains de son frère: si tu pars, tu ne me trouveras pas ici au retour!

—Où seras-tu alors?

—Au couvent, aussi vrai qu'il y a un Dieu!.... Ou bien, si tu veux partir, jure moi sur ma vie, sur ma vie, tu entends? que celle d'Alain te sera sacrée!

—Calme toi, je t'en prie, fit le jeune homme en prenant sa sœur dans ses bras et en la baisant au front.... Je te jure sur ta vie qu'il en sera comme tu le désires.

—Quoi qu'il arrive? quand même il te dirait qu'il ne veut plus de moi?....

Henri hésita une seconde.

—Ah! tu vois bien! s'écria-t-elle épuisée.

—Quoi qu'il arrive, Madeleine, je ne lui chercherai pas querelle; je le jure. Maintenant, je t'en prie, repose-toi, et quitte ces idées tragiques. Après tout, rien n'est perdu. Peut-être que, dans peu de semaines, nous aurons oublié toutes ces tristesses. Tiens! je voudrais être à ta place, car toi, du moins, tu peux espérer en l'avenir.

Deux jours après, le train-express du soir emportait Henri de Champdhivers dans la direction de Paris.

XV

Tout naturellement, la première visite du diplomate fut pour le Ministère des Affaires étrangères. Là, il recueillit des poignées de mains sans nombre, mais, quant aux renseignements qu'il cherchait, ce fut plus difficile. On n'avait pas vu Kerisel depuis son retour.

—Vous savez comment il est original et cachottier, disait on. Ce n'est pas celui là qui raconte ses affaires. D'ailleurs à qui les raconterait-il? Lui avez-vous jamais vu un ami? On ne le connaît pas plus que s'il n'était pas de la boutique. C'est un érudit, un piocheur, un monsieur sérieux, en un mot, qui sera ambassadeur un jour, peut-être bientôt.

Et pas un de ceux qui parlaient ne manquait d'ajouter:

—D'ailleurs, voyez Raimbert; si celui-là ne sait rien, il est inutile que vous vous adressiez autre part.

Le blond Raimbert, un des hommes les plus répandus et les plus recherchés dans les divers mondes de Paris, est un diplomate dont la carrière, pour s'être écoulée au bord de la Seine, ne s'en trouve pas plus mal.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'est pas d'homme plus affable, plus doux, plus incapable d'un mot méchant. Qu'on l'ait quitté la veille ou qu'on l'ait perdu de vue depuis des années, toujours il vous accueille avec la caresse de son geste moelleux, de son sourire inspiré, moitié de poète, moitié d'apôtre. Les hommes l'aiment parce qu'il est à tous; les femmes l'adorent parce qu'il n'appartient à aucune.

—Bonjour, cher ami, dit-il à Henri de sa voix un peu traînante. Les Indes se sont décidées à vous rendre à ce pauvre Paris qui ne vous voit plus guère? Vous savez qu'on raconte que vous venez en France pour marier votre sœur.

—Ah! vraiment, on dit cela?

—Oui, et même on prononce le nom du futur. Mais je ne vous le dirai pas, puisque c'est encore un secret. Je ne veux pas vous mettre un mensonge sur la conscience.

—Dites toujours, cher favori des belles dames, cher reporter du monde élégant.

—Non, je garderai le secret juré. Mais peut-être que Kérisel, qui sait à quoi s'en tenir, sera moins mystérieux avec vous qu'il ne l'a été avec moi l'autre jour. Il a paru furieux d'une allusion, bien légère, cependant, que je me suis permise.

—Ah! vous l'avez vu?

—Oui, tout dernièrement, à la sortie de je ne sais quel théâtre. Mais nous n'avons pas pu causer. Il avait au bras une belle inconnue.... Ah! ma foi! une jolie femme.... Un peu le type de Marie Van Zandt, mais en mieux, ce qui n'est pas peu dire. A propos, vous savez que ma protégée est devenue une étoile? Voilà ce que c'est que d'écouter mes conseils. A présent qu'elle n'a plus besoin de moi, je lance une danseuse de l'Opéra dont vous entendrez parler un jour.

Pendant une demi-heure, Henri écouta des histoires théâtrales ou mondaines.

Il se retira, aussi bien informé de ce qui se passait à Paris que s'il y était arrivé depuis six mois.

Quant à l'affaire qui l'intéressait le plus, il était moins avancé.

Cependant, le peu que lui avait dit Raimbert confirmait ce dont il était certain d'avance: à savoir que son futur beau-frère n'était pas à Paris pour les beaux yeux du Ministre, ou, du moins, que ce Ministre-là avait des jupons, comme disait le docteur.

Il tardait à Henri de joindre le comte de Kerisel et, suivant la promesse faite à sa sœur, il était bien décidé à employer exclusivement les voies diplomatiques. Mais, pour cela, il était indispensable d'en savoir plus long. Est-ce que, par hasard, il s'agirait, comme quelqu'un l'avait dit, d'un autre mariage? C'était bien peu croyable. Un homme de l'éducation du comte de Kerisel n'était point capable de procédés de ce genre.

—Malgré tout, se disait le sceptique Champdhivers, il faut voir: tout arrive, en ce monde.

Alors, il continua ses recherches, et, d'abord, il entreprit la tournée des salons du vieux faubourg où il supposait pouvoir trouver des nouvelles. Dans la plupart de ceux qu'il visita, personne n'avait entendu parler d'Alain. Ailleurs, on savait vaguement qu'il était revenu de sa mission en Orient. Quelques personnes seulement connaissaient sa présence à Paris, mais il était évident qu'il ne faisait pas de visites. Chose plus sérieuse, son mariage avec Mlle de Champdhivers commençait à s'ébruiter dans la société.

Henri, en garçon prudent, niait. On ne pouvait savoir ce qui allait arriver. Le plus sûr était de se ménager une retraite.

—Vraiment! lui répondirent en souriant quelques douairières peu crédules: ce n'est donc pas pour cela que vous êtes venu en France?

Plus d'une fois il avait songé à lady Elliott, mais cette visite l'effrayait et il la remettait de jour en jour. A Constantinople, il fréquentait le salon de l'amirale. Que de fois, par ces hasards prémédités, qui sont la ressource des liaisons du monde, il y avait rencontré celle qu'il ne pouvait oublier! Il ne doutait guère que les yeux clairvoyants de la vieille femme n'eussent percé l'amoureux mystère. Il sentait qu'en la revoyant mille souvenirs allaient se réveiller, redoubler sa souffrance. Ce serait la première fois qu'il se retrouverait en face de quelqu'un l'ayant [illegible] elle.

D'ailleurs, Kérisel était-il en relations avec les Elliott? Rien n'était moins certain. Mais, dans tous les cas, s'il était instruit de leur parenté avec les Champdhivers, il n'avait eu garde de se montrer chez eux.